

Zoe Whittall

Des gens  
irréprochables

Roman

Traduit de l'anglais (Canada) par Marie-José Thériault

Après chaque guerre  
il faut bien nettoyer.  
Un peu d'ordre dans tout ça  
ne se fera pas tout seul.

Quelqu'un poussera les gravats  
sur les côtés des routes,  
pour qu'y puissent passer  
les charrettes de cadavres.

Quelqu'un devra patauger  
dans la fange et les cendres,  
dans les ressorts des divans,  
dans les débris de verre,  
dans les haillons sanglants.

Quelqu'un doit traîner la poutre  
qui calera le mur.  
Quelqu'un doit replacer la vitre  
et regonder la porte.

Wisława Szymborska, « Fin et début »  
Traduit par Piotr Kaminski, Fayard 1996

## UN

Sadie fêta ses dix-sept ans à califourchon sur son petit ami Jimmy dans l'abri à bateaux de la famille Woodbury. La structure en bois dont la peinture blanche et celle, turquoise, des moulures était vieille et s'écaillait, se trouvait au bord du lac Woodbury, dans la campagne du Connecticut. Jimmy avait fait tatouer le nom de Sadie en petits caractères Old English façon gangster sur le pourtour de son pectoral droit, un secret qu'il cultivait sous le blazer et la pimpante chemise de l'uniforme scolaire. Elle avait tenu fermement sa main humide de sueur dans le salon de tatouage de Boston quand ils s'étaient esquivés une petite heure à l'occasion d'une sortie de classe. Après, dans l'autocar, il avait replié le pansement sanguinolent sous les yeux ébahis des enfants bouche bée. Beaucoup de ses camarades de classe avaient des tatouages, y compris une fille dont le dos était tout entier recouvert d'une chanson de Father John Misty – mais personne encore n'avait déclaré son attachement à sa petite amie d'une façon aussi définitive. Sadie aussi songeait à faire tatouer ses initiales sur sa peau un de ces jours, peut-être dans un petit cœur très orné. «Je ne supporte pas la douleur», disait-elle, mais c'était la pérennité de la chose qui lui donnait le vertige.

La montre de Jimmy bipa minuit comme elle maintenait ses poignets sur la toile goudronnée tendue entre leur corps et les lames esquilleuses du plancher. Les longs cheveux bruns de Sadie retombaient comme les pans d'une tente de chaque côté de son visage dont l'odeur évoquait un écran solaire avec un FPS de soixante, une marque biologique au parfum d'amande. Elle en appliquait parfois sur ses mains pour le respirer pendant la journée quand il n'était pas là. À son anniversaire, elle avait pressé les pouces sur ses artères radiales en se souhaitant de continuer à réussir dans ses études. Elle savait que, s'il formulait un vœu, ce serait celui de rester pour toujours auprès d'elle, d'arrêter le temps pour qu'il n'y ait plus qu'elle et lui. Elle était du signe de la Vierge et, par conséquent, infiniment plus pragmatique.

Elle replia les orteils, se redressa, ses lèvres tuméfiées et enflées par les baisers.

— Est-ce que ça te dit ?

Il dégagea ses bras de son emprise, posa ses mains en coupe sur ses fesses et les pressa pour l'attirer encore plus à lui.

— On va se baigner avant, dit-elle en s'asseyant, sans pour autant cesser de le chevaucher. Le lac est si calme, c'est le moment idéal.

Dehors, l'air de septembre singeait la chaleur de la mi-juillet.

Jimmy l'attira à lui pour un baiser de pré-baignade et chanta « Bonne fête à toi » dans sa bouche. Ils entendaient le clapotis des petites vagues sous l'abri et, de temps en temps, les aboiements d'un chien sur l'autre rive. Le sexe était en quelque sorte une nouveauté pour eux. Une merveille. La raison principale qui les incitait à se cacher dans l'univers pourtant humide et rempli d'araignées de l'abri à bateaux de la famille Woodbury.

Un raton-laveur qu'ils avaient surnommé Conan O'Brien marcha sur la toiture de son pas balancé et pressa son museau contre la moustiquaire de la lucarne en donnant des coups de patte dans une déchirure. Il avait une tache de poils roux très évidente au-dessus des yeux. Sadie se retourna face au bruit et s'étendit à côté de son petit ami, les omoplates à plat contre le sol. Le plafond à charpente

triangulée était rempli de rebuts de la famille Woodbury qui remontaient aux années 1970. Entre les chevrons : des gilets de sauvetage jaunis, des pagaies de canots, un tricycle au guidon rouillé, des jouets aquatiques dégonflés et des boîtes d'archives pourrissantes avec des étiquettes qui disaient des choses comme *Impôts 1997*.

— Il veut fêter ton anniversaire, dit Jimmy.

— Il a juste besoin d'un public.

Ils étaient de retour à l'école depuis une semaine. Leur dernière année de secondaire à Avalon avait commencé en lion. Ils suivaient tous les deux le programme accéléré, envisageaient leur entrée dans des universités prestigieuses, leurs après-midi étaient chargés de réunions d'associations étudiantes, d'événements sportifs, de bénévolat communautaire, de tripotages dans les relents boiseux des rayons de textes anciens de la bibliothèque scolaire. La semaine avait été très occupée et, par conséquent, ordinaire. Après cette fin de semaine et jusqu'à la moitié de leurs études universitaires, plus rien ne leur semblerait normal.

Assis près de l'ancienne girouette sur le toit de l'abri à bateaux, Conan les regardait retirer leurs débardeurs et shorts en jean. Ils coururent nus jusqu'au bout du quai, plongèrent en boulets de canon, les genoux ramenés contre la poitrine, et dispersèrent les nuées effrénées d'insectes nocturnes qui tourbillonnaient sur le lac.

Sadie se dit que son corps remonterait avec une force égale au poids de l'eau déplacée, un phénomène que son père lui avait enseigné quand elle était petite et qu'elle avait toujours du mal à comprendre au moment où il se produisait. Son corps fut rafraîchi sur-le-champ. Elle s'élança dans le noir, dans une nage de pure mémoire musculaire, Jimmy à sa poursuite.

Ils atteignirent le quai flottant presque au milieu du lac et grimperent l'échelle glissante, couverte de mousse imbibée d'eau. Ils s'assirent sous la pleine lune, leurs genoux se touchant, Sadie exprima l'eau du lac de ses cheveux et les rattacha avec l'élastique qu'elle gardait autour de son poignet. Elle croisa les bras sur ses seins. Jimmy passa la main sous son coude, effleura son mamelon droit.

— Savais-tu que les chiens mordent deux fois plus les nuits de pleine lune? demanda-t-elle en l’attirant contre elle.

— C’est un fait?

— Empirique, dit-elle.

Leurs lèvres se touchaient presque. Elle frôla sa mâchoire de la main, sentit une légère repousse de barbe.

— Ma mère l’a remarqué à l’hôpital. À chaque pleine lune, il y a quelques cas de morsures de chiens. Puis elle a mis la main sur une étude qui le confirme.

Jimmy porta un sein à sa bouche. Pouvaient-ils faire l’amour sur le quai flottant sans qu’on les voie ou les entende? Elle gémit et enroba sa nuque de la main. Encore une fois, un chien aboya de l’autre côté du lac. Pas sûr. Ils s’écartèrent l’un de l’autre.

— Monsieur Eglinton, dit Sadie avec un petit rire. Il est toujours sur son quai, ses jumelles sur le nez.

Jimmy hocha la tête, reconnaissant de l’obscurité.

Sadie gratta sur son genou une croûte aux contours de la Floride. Elle libéra du bout de l’ongle un morceau de Key West.

La résidence des Woodbury était sombre, sauf pour deux carrés de lumière à la cuisine. À environ un quart de la circonférence du lac, chez Amanda, la meilleure amie de Sadie, le chien Carter aboya sans arrêt quand la voiture de police vint se garer dans l’entrée. Les gyrophares rouges et bleus clignotèrent dans un tourbillon paresseux. Sadie et Jimmy regardaient la scène comme s’il leur avait suffi de la regarder pour expliquer la présence de la police.

— C’est weird, dit Jimmy. Est-ce qu’on devrait y aller à la nage?

Il trempa un orteil dans l’eau calme.

— Nan. Il est tard. On l’appellera en rentrant.

Jimmy se roula en boule et culbuta dans le lac. Sadie le regarda quelque temps faire du surplace, puis elle alla le rejoindre. Une fois revenus à terre, ils se rhabillèrent sur la grève rocailleuse. Conan s’agrippa à l’écorce du plus grand chêne et grimpa dans un dandine-

ment, puis déchira entre ses dents une feuille moisie des *Impôts 1997*, les yeux étincelants de vert.

Joan essayait la dernière assiette du dîner avant d'aller envelopper les cadeaux d'anniversaire de Sadie quand George, son mari, lui enleva des mains le torchon à vaisselle et le remplaça par un verre de vin rouge. Elle en but une gorgée, reporta son attention sur la grande fenêtre en saillie pour être bien sûre que Jimmy et Sadie n'avaient pas d'ennuis. Elle détestait qu'ils aillent se baigner la nuit. Elle revoyait en pensée une adolescente dont elle s'était occupée à l'hôpital, une jeune noyée revenue à la vie, mais restée en état de mort cérébrale. Elle se remémorait son bras froid qui pendait de la civière tandis qu'on la poussait dans le couloir du centre de traumatologie.

George l'embrassa sur la joue.

— Viens t'asseoir, les enfants vont bien. Tu oublies les neuf cents ans de leçons de natation qu'ils ont eues? Les cérémonies et les insignes?

— Je devrais sans doute aller voir si tout va bien, dit-elle.

George la serra affectueusement dans ses bras.

— L'eau est si calme, ce soir. Ils vont bien.

Elle s'assit avec lui à la table, un contenant Tupperware entre eux, rempli de carrés au citron. Elle regarda le vin, inclina son verre dans sa direction en voulant dire *quoi de neuf?*

Le mariage est beaucoup fait d'habitudes bien ancrées. Ils avaient mangé ce soir-là du saumon grillé, des nouilles de riz et des légumes en feuilles sautés. Comme tous les dimanches soirs. Normalement, à cette heure, George regardait les actualités, la tête renversée en arrière, sa bouche ouverte laissant passer un lent ronflement à peine murmuré. Joan tourna encore une fois les yeux vers la fenêtre, ne résista pas au désir de se lever, de se hisser sur la pointe des pieds et de se pencher au-dessus de l'évier pour presser son front contre la vitre. Elle ne vit dans le clair de lune qu'une masse d'eau sombre par-delà la butte et l'extrémité du long quai en bois. Les mains en

pales d'hélicoptère, George imita un vrombissement pour se moquer gentiment de son tempérament surprotecteur.

Joan capitula dans un rire et se rassit. George leva son verre, trinqua, puis tritura ses commissures avant de parler.

— Ma chérie, depuis plusieurs semaines je reçois des messages sibyllins dans la boîte aux lettres de mon bureau.

Il lui remit deux fragments de feuilles mobiles pliés en deux qu'il avait pris dans la poche de sa veste. Sur l'un, il était écrit *Vous êtes surveillé* et sur l'autre, *Soyez prudent*.

— Balivernes d'adolescents.

Elle sirota son vin, le fit tourner dans le verre qu'elle reposa sur la table. Elle avait hâte de voir Sadie ouvrir ses cadeaux le lendemain matin, au déjeuner.

— C'est ce que je m'étais dit, mais aujourd'hui, Dorothy m'a conseillé d'appeler un avocat. Elle travaille toute la journée à l'administration, alors évidemment, elle est au courant de tout. Elle a dit qu'une rumeur circule, que ce serait *un coup monté*. C'était si hollywoodien que je me suis moqué d'elle. Mais elle n'avait pas du tout l'air de plaisanter. Elle n'a pas voulu m'en dire plus. Dorothy était bizarre – en tout cas, plus bizarre que d'habitude.

— Elle est complètement cinglée, cette Dorothy. Quelle sorte de coup monté? Tu l'as crue?

Dorothy McKnight était la secrétaire. Elle leur tapait sur les nerfs à tous les deux, surtout dans les réceptions, quand elle s'obstinait à parler de théories du complot et à affirmer que Barack Obama était musulman.

— J'ai appelé Bennie durant mon heure de libre cet après-midi. C'est le fils aîné de l'avocat de mon père, tu vois? Ils viennent toujours à notre réception de Noël.

— Ce n'est pas un gamin? demanda Joan.

— Non, il a quarante ans, figure-toi. Je l'ai rappelé ce soir. Ça m'inquiète, Joan. Je tenais à t'en parler. Je ne sais pas ce qui se passe.

Il avala une autre généreuse gorgée de vin.

— Une mauvaise blague? C'est vraiment curieux.

George secoua la tête.

— Je ne le sais vraiment pas.

Cette phrase, George – un homme érudit, stoïque, têtu – la prononçait rarement. Il se faisait une gloire de savoir ce qui comptait vraiment.

Sadie et Jimmy remontèrent le sentier au pas de course, les pieds nus et mouillés sur les pierres parmi les ronces qui serpentaient dans le jardin pentu. Parvenus au plateau, ils étaient à bout de souffle et s'arrêtèrent devant un rang de choux frisés et de laitues qui attendaient d'être cueillis la fin de semaine suivante, quand la mère de Sadie ferait son jardinage. De la piscine creusée rectangulaire qui longeait la terrasse arrière provenait l'habituel ronron de bruit blanc. Un spa circulaire actuellement en panne faisait face au lac un peu en surplomb du flanc abrupt de la butte. Des jardins fleuris soigneusement conçus pour avoir l'air sauvages entouraient la piscine. Sadie se pencha, roula un peu de lavande entre ses paumes. Puis elle enfouit son visage dans ses mains et en respira le parfum tiède en se rendant à la porte latérale.

Ils montèrent en catimini l'escalier arrière et épongèrent leurs cheveux avec les serviettes de bain usées à motifs de tournesols suspendues à des crochets près de la porte de la cave. Jimmy fit glisser un doigt le long de la colonne vertébrale de Sadie, elle s'arrêta, frissonna et repoussa sa main avant de trébucher sur le gros matou Payton qui dormait sur sa marche de prédilection, la quatrième. Elle alla pieds nus à la cuisine chercher du thé glacé. Le projet qu'ils avaient conçu de monter en cachette à la chambre de Sadie pour finir ce qu'ils avaient commencé fut aussitôt contrecarré par la présence inhabituelle de ses parents, assis à chaque bout de la table de la cuisine.

Le couple Woodbury était du genre universitaire, des cerveaux planants qui refusaient l'existence du corps. Sadie jugeait préférable de ne pas parler de sexe avec ses parents pour qu'elle et eux

puissent préserver l'intimité dont ils avaient tous besoin. C'était moins une question de déni que de maturité, se disait-elle. Comme le fait de fréquenter l'église tous ensemble le dimanche sans jamais parler de Dieu. Certaines choses ne doivent pas sortir de notre tête. Elle ne savait jamais vraiment s'ils s'en rendaient compte quand Jimmy passait la nuit avec elle. Mais elle était certaine que ni eux ni elle n'avaient envie d'en parler.

Le silence inhabituel des adultes accueillit leur entrée dans la cuisine. Les lunettes de sa mère repoussaient ses cheveux poivre et sel derrière ses oreilles. Joan avait en général deux expressions – elle était lasse de son travail ou heureuse d'avoir une journée de congé. Son visage trahissait une résignation incrédule. Elle ne buvait jamais après le souper.

— Qu'est-ce qui se passe? D'habitude, vous êtes déjà couchés.

— Rien, répondit Joan d'une voix qui disait le contraire.

Elle souleva le contenant de carrés au citron et l'offrit à Jimmy. Il enfourna un biscuit, le mastiqua avec un sourire de satisfaction et en prit un deuxième.

— Il est minuit passé..., chantonna Sadie, l'air d'attendre quelque chose.

Joan dévisagea sa fille quelques instants avant de se rendre compte de ce qu'elle voulait dire.

— Oh, bonne fête, ma chérie! dit-elle, un peu absente.

— Oui, bonne fête, ma belle enfant, dit George en se levant pour la prendre dans ses bras.

Sadie put savourer un bref moment de joie avant que des coups violents frappés à la porte ne fassent presque trembler la maison, suivis d'une forte voix de baryton.

— Nous voulons parler à George Alistair Woodbury!

— Qu'est-ce qui se passe? demanda Sadie en regardant le couloir et le vestibule depuis la porte de la cuisine.

Au-delà des fenêtres ouvertes, elle vit un son et lumière de grillons et de gyrophares rouges et bleus. Elle s'approcha de la porte à pas hésitants. George se rassit et fixa son verre de vin.

— Non, Sadie. Je m'en occupe, dit Joan en s'approchant de la porte pour regarder prudemment par l'œil magique.

Elle l'ouvrit doucement sur deux inspecteurs en civil et plusieurs agents en uniforme.

— Bonsoir, madame. Votre mari est là ?

Ils n'eurent que quelques pas à faire dans le couloir avant de le voir, par-delà le séjour, à la table de la cuisine. George heurta son verre en se levant. Le vin se répandit et tomba sur le carrelage lentement, goutte à goutte.

Joan revivrait ce moment pendant des mois en essayant de déchiffrer l'expression de son mari. Culpabilité ? Perplexité ? Indignation ? Stoïcisme ? Comédie ? Mais rien, pas même l'œil omniscient de la caméra ou une occasion hésitante et fugace de parler n'allait aider qui que ce soit à comprendre ce qu'il en était vraiment de George. Il devint une statue sévère, un obstacle, un symbole.

Dès cet instant, le père et l'époux furent transformés.



TÔT LE LUNDI MATIN



## DEUX

Joan les vit passer les menottes à George dans le vestibule de leur résidence. *Inconduite sexuelle avec quatre mineures, tentative de viol d'une mineure*. C'était insensé. Les policiers furent aimables avec lui, il ne résista pas, mais son visage était empreint de perplexité. Joan était déconcertée par ses propres réactions. De la politesse. Une complaisance protestante, blanche et anglo-saxonne. Elle restait là, elle les laissait l'emmenner pendant que des inspecteurs envahissaient sa maison comme une nuée de bactéries pathogènes. Elle ne savait que faire. Elle ne fit rien. Elle était en état de choc et rongée de honte. Elle vit une rougeur se répandre sur le cou et les joues de George sous la barbe de trois jours pendant qu'il s'accrochait à un reste d'autorité. Il était toujours en blazer, col de chemise ouvert, sa cravate drapée sur le dossier de sa chaise au bout de la table. Elle eut l'impression qu'on la forçait à regarder quelqu'un attaquer son mari et une envie féroce de le protéger à tout prix s'empara d'elle. Mais elle observa la scène sans faire un geste.

— On va tirer ça au clair, dit-il. Tu n'as pas de souci à te faire, Joan. Dis aux enfants que ce n'est qu'un malentendu.

Il s'approcha pour l'embrasser. Sa voix était assurée, impérieuse, mais Joan remarqua le tic de son œil droit, un triple staccato

obstiné, celui qu'il avait quand il souffrait d'un mal de tête de tension.

Quelqu'un mit un mandat de perquisition dans la main de Joan, elle le prit par réflexe, mais ne le lut pas. Un vertige la saisit, elle s'appuya contre le portemanteau au mur, les yeux tournés vers la voiture de patrouille qui franchissait la grille de l'entrée.

— Madame, dit un agent anonyme, pouvez-vous m'indiquer où se trouve l'ordinateur de votre mari ?

— Certainement, dit-elle.

Certainement ? Qui parle comme ça ? Vous cherchez quoi, câ-lisse ? Ça vous plairait de remettre votre ordi à un inconnu qui use d'un pouvoir infini ? *Certainement* résonnait dans sa tête, moqueusement, tandis qu'elle montait l'escalier et que les pas d'un inconnu imitaient les siens.

Elle était en mode gestion de crise. Rester calme l'avantageait. La politesse a plus de poids que l'indignation. Joan était infirmière aux urgences depuis bientôt vingt-cinq ans. L'hystérie n'aidait personne. Le triage était une seconde nature. Mais, cette fois, elle ne savait pas par où commencer et encore moins quoi faire ensuite, si bien qu'elle obéit à la chaîne de commandement la plus identifiable. Son oreille droite bourdonna tandis qu'elle observait un agent de police baraqué et loucheur débrancher l'ordinateur et le soulever, s'engouffrer avec dans le couloir en laissant le fil traîner derrière lui, puis se retourner pour la regarder un moment avant de descendre l'escalier jusqu'au séjour et entrer dans la cuisine, palpitant, en sueur. Elle agrippa la rampe d'escalier. Elle se retint de lui flanquer un coup de pied au derrière.

Elle souleva le combiné du téléphone et appela sa sœur Clara, en ville.

— Il faut que tu viennes. George a été arrêté. Appelle Andrew aussi, s'il te plaît. Je ne peux rien te dire maintenant, la maison est pleine de policiers.

La voix inquiète de Clara s'entendait par le récepteur, mais Joan ne put répondre à ses questions. Un homme vêtu d'un costume de

luxé venait vers elle après avoir franchi le seuil de la porte qu'une des pierres décoratives du jardin maintenait ouverte. Une cocci-nelle. Il était écarlate, souffrait d'hypertension, et l'avait repérée dans la pièce pleine de gens.

— Joan! Je suis Bennie, l'avocat de votre mari.

Il tendit la main pour serrer la sienne, puis il prit son bras et la conduisit au séjour.

— Comment avez-vous su que vous deviez venir?

— George m'a appelé plus tôt dans la soirée. Il a dit que c'était urgent.

— Mais il est si tard.

Il la tenait fermement, paternellement, et Joan eut envie de se dégager de son emprise. Quelque chose clochait, son arrivée à l'improviste. Il lui montra le sofa, lui dit de s'asseoir avant de prendre place à son tour en face d'elle sur la table basse, comme un enfant.

— Collaborer avec la police et lui laisser faire son travail, c'est ce que vous pouvez faire de mieux en ce moment. Nous allons débrouiller tout ça.

Elle regarda les policiers transporter jusqu'à leurs fourgonnettes tout ce qu'ils jugeaient important et laisser tomber le reste un peu partout autour d'eux comme des cambrioleurs dans une bande dessinée. Elle cligna des yeux pour remettre la pièce au foyer.

— Voulez-vous verser une caution?

— Bien sûr, dit-elle.

*Si l'être aimé est pris au piège, vous faites tout en votre pouvoir pour le libérer. C'était fondamental.*

— C'est une erreur, dit-elle.

Bennie n'acquiesça pas, il se contenta de la regarder fixement quelques secondes avant de baisser les yeux sur son cellulaire.

— Vous devriez être au poste avec mon mari, dit Joan à Bennie.

— Mon associé me remplace. Le cabinet tout entier a pris cette affaire en main.

— C'est si grave? Pourquoi faire tout un cinéma? Ce n'est qu'un malentendu.

— Ce sera très médiatisé, madame Woodbury. Armez-vous de courage.

Tandis qu'on constituait le dossier de George au poste de police, Joan eut l'impression que toute la ville était déjà au courant. Elle ignorait comment cela s'était fait, puisqu'elle n'avait rien dit à personne, mais tout le monde l'avait su à peu près en même temps qu'elle. Les gens parlaient. Presque sans le vouloir, sans doute : c'était trop invraisemblable pour qu'ils *n'en parlent pas*. Après tout, les humains ont un besoin impérieux de se rapprocher les uns des autres, même dans le malheur d'autrui. Peut-être surtout dans ce cas.

## TROIS

Jimmy et Sadie étaient sur le sofa, les cheveux encore humides de l'eau du lac. Jimmy tenait la main de Sadie comme il l'avait fait cet été, à bord du Cyclone. Une policière en uniforme leur faisait face dans le La-Z-Boy, et sur sa jambe droite qui, croisée sur le genou gauche, lui servait de table, un carnet à reliure spirale était ouvert. Sadie enfonça ses ongles dans la chair nue de ses jambes, puis elle enroula sa queue de cheval autour de son poignet.

— Votre père a-t-il déjà eu des comportements déplacés avec vous ?

— Non.

— Lui est-il arrivé de parler de sexe trop souvent ou d'une drôle de façon ?

— Non.

— Est-il jamais entré dans votre chambre pendant que vous vous changiez ?

— Non.

— Vos amies vous ont-elles déjà confié que sa présence les mettait mal à l'aise ?

— Non. C'est complètement débile.

— Je comprends votre perplexité, mais nous devons respecter la procédure.

— Je suis pas perplexe. Votre opinion de mon père est tout à fait claire, mais vous vous trompez. Il y a de vrais criminels dans le monde. Mon père n'en fait pas partie.

Sadie s'efforçait d'être vigilante, de rester droite, de répondre avec honnêteté, de faire tout ce qu'il fallait pour qu'ils s'en aillent, mais c'en était trop. Elle enroula pour la vingtième fois sa queue de cheval autour de son poignet.

La policière n'eut aucun mot de réconfort et ne la contredit pas après qu'elle eut perdu son sang-froid, elle continua plutôt à lui poser des questions comme dans le cadre d'un sondage.

— L'humeur de votre père était-elle différente, ces derniers temps? Était-il irritable?

— Non. Mon père est... il est honnête et bon. Il lorgne même pas les femmes. C'est un intello. Il sait faire la différence entre le bien et le mal. Seigneur, il m'a même donné ça.

Sadie lui montra le sifflet en plastique rouge qu'elle portait toujours autour du cou. Elle avait fait un double nœud à la cordelette en cuir et elle ne l'enlevait jamais.

— C'est un sifflet *anti-viol*, dit-elle, tandis que l'agacement la gagnait.

Elle donna un violent coup de sifflet. Le silence se fit dans la pièce, tous les regards se tournèrent vers elle. Elle recracha le sifflet qui avait laissé un goût de vieux plastique et d'eau de lac sur sa langue, et chacun se remit à détruire sa maison. Elle eut l'impression de vivre un de ces cauchemars où l'on hurle sans que personne nous entende.

— C'est mon anniversaire, dit Sadie. J'ai dix-sept ans. On est censés fêter ça. C'est pas possible, ce qui est en train d'arriver.

La policière restait impassible. Elle transcrivait tout ce que disait Sadie. Quand elle se penchait pour écrire, on apercevait une hirondelle tatouée sous sa clavicule. Ses cheveux fourchus ramassés en queue de cheval touchaient le col de sa chemise d'uniforme. Et son

arme reposait si simplement sur sa hanche. *Il y a des armes chez nous*, songea Sadie. *Notre demeure anti-armes est pleine d'acier et de munitions*. Il y avait une ancienne carabine au sous-sol, une carabine décorative, historique, transmise de génération en génération. Sadie ne pouvait même pas la regarder. Les armes l'effrayaient à ce point. Elle revit aussitôt l'homme à la carabine de l'école. La pluie sur le carrelage noir et blanc.

— Je pense que ça suffit comme ça, dit Bennie qui alla rejoindre Sadie et Jimmy et mit fin à l'entretien. Si vous avez d'autres questions, c'est à moi que vous les poserez.

Joan, qui avait talonné les inspecteurs, entra dans la pièce en tenant une vadrouille mouillée qui répandait son eau savonneuse sur la moquette.

— Je peux aller payer la caution, maintenant? C'est ridicule, dit-elle en consultant sa montre comme si elle avait été dans une salle d'attente et que le médecin avait des heures de retard.

— Le montant en sera fixé à l'audience, mardi matin, expliqua Bennie.

— Il va devoir passer deux nuits... en *prison*?

— Il est tard et faire la paperasse prend du temps.

L'inspecteur la regarda. Du même regard dont elle gratifiait à l'hôpital les gens qui se croyaient tout permis, qui ne doutaient de rien, qui se comportaient comme si les urgences étaient un prolongement de leur séjour. Joan remarqua sur sa pommette gauche une cicatrice qui se déployait comme une branche d'arbre jusqu'à l'oreille.

— Rupture d'appendice, au printemps dernier. Votre femme s'appelle Josie. Vous avez des jumeaux, deux garçons.

L'inspecteur recula d'un pas et pencha la tête à gauche d'un air inquisiteur.

— Infirmière-chef en traumatologie. J'étais de service quand vous êtes arrivé.

Au début, il avait été stoïque, puis un vrai bébé, comme la plupart des hommes qui tombent malades, surtout les gardiens de la

paix et les autres natures autoritaires. Il gémissait et il avait peur. Sa femme avait laissé les jumeaux, âgés d'au plus six ans, circuler librement dans la salle d'attente. D'autres policiers s'étaient pointés en groupe, ils étaient exigeants, théâtraux, des sources de problèmes.

L'inspecteur rougit un peu.

— Oui, on peut dire que ç'a été... douloureux.

Il rit comme s'ils avaient parlé de tout et de rien. Elle sut qu'il l'avait prise pour une épouse mondaine, quelqu'un qu'il aurait été ravi de dénigrer. Son langage corporel changea du tout au tout. Il s'adoucit, d'un hochement de tête et d'un geste de la main il convainquit l'équipe de se regrouper et de partir au plus vite.

Joan arpenta la maison en faisant le ménage ou en parlant à sa sœur Clara et à son fils Andrew au téléphone haut-parleur tandis qu'ils étaient en route vers Avalon Hills. C'était un trajet de plus de trois heures en temps normal, mais elle savait qu'ils rouleraient vite et qu'en pleine nuit la circulation serait fluide. Son aîné, maintenant âgé d'un peu plus de trente ans, ne venait que rarement passer une fin de semaine dans sa famille. Si l'on excepte Noël et l'Action de grâce, il était le plus souvent trop occupé. Joan n'en revenait pas qu'il ait accepté de tout laisser tomber pour se mettre en route en pleine nuit, mais de savoir qu'elle serait bientôt avec d'autres adultes la soulageait. Il n'était pas question qu'elle s'effondre uniquement devant Jimmy et Sadie. Encore que s'effondrer n'ait pas vraiment été dans sa nature. Mais elle savait que son état actuel de dissociation était limité dans le temps.

Joan attendit de voir à la fenêtre les feux de la voiture de Clara pendant que Jimmy et Sadie dormaient l'un contre l'autre sur le sofa. Elle regarda Clara ouvrir la grille avec la commande à distance supplémentaire fixée au rétroviseur de sa petite Smart et venir se garer à côté de la Volvo. Clara sortit de la voiture et monta les marches en pierre au pas de course. Andrew s'en extirpa plus lentement, étira ses longues jambes et fit craquer son cou dans le clair de lune.

Avec les yeux de raton laveur que l'eye-liner fatigué donnait à son visage anguleux, avec ses cheveux poivre et sel légèrement décoiffés, Clara attira à elle sa sœur aînée. Rédactrice pour un magazine de beauté et vie moderne de la ville, Clara disait « avoir la chance d'être une vieille fille heureuse de son sort », et elle aimait se réfugier chez sa sœur. Elle avait ses quartiers à l'étage, sa maison de vacances en quelque sorte, avec cuisinette et salle de bain privées. Son parfum la précéda dans la pièce, répandit ses notes florales et épicées. Elle drapa un long manteau noir sur le sofa du séjour ; il glissa à terre comme du liquide.

Clara se dégagea de l'étreinte de Joan, chacune avait le visage baigné de larmes. Sadie, que la commotion avait réveillée, ramassa le manteau et le suspendit à un crochet dans le vestibule. Clara parla sur un ton théâtral, comme si elle haranguait la foule.

— J'ai pris une semaine de congé, je peux donc m'occuper de tout pendant qu'on débrouillera tout ça, dit-elle en se tournant vers Sadie qu'elle enlaça encore une fois.

Andrew prit à son tour sa mère dans ses bras et la serra bien fort.

— Tu as fait bon voyage ? lui demanda-t-elle, comme si c'était une visite ordinaire.

Elle ne savait pas quoi dire d'autre, comment s'exprimer autrement.

— J'ai les genoux collés au menton dans cette voiture, et on a roulé comme si des bandits armés nous avaient pris en chasse, mais on est là, dit-il en se dégageant. Ce sera fini en un rien de temps. Ils n'ont pas grand-chose en main pour le coffrer et c'est manifestement une erreur. Alors on s'énerve le moins possible, d'accord ?

Clara opina de la tête, alla s'asseoir dans le fauteuil de lecture – le vieux fauteuil inclinable de George qu'il avait insisté pour faire retapisser au lieu de le jeter – et délaça ses hautes bottes en cuir. Andrew regarda bouche bée le mur courbe voisin de l'escalier, et c'est à ce moment que Joan s'en aperçut aussi. Ils avaient emporté les photos de famille et laissé des carrés pâles d'absence sur les murs ivoire que l'âge avait foncés. Il monta trois marches sur le chemin de tapis et posa une main dans un carré blanc.